

**André Babolat**

**Buchenwald**

**Matricule 69 126**

“Ma famille est venue à Tenay en 1902 alors que j'avais deux ans.

A mon retour du régiment, en 1923, je me suis établi comme laitier. Mon entrée au parti communiste fut très discrète : étant commerçant, je préférais ne pas en faire état.

A la déclaration de guerre en 1939, je fus mobilisé. Mais à la débâcle, en 1940, je suis rentré à Tenay où j'ai repris mon travail.

Le 16 Juin 1943, à sept heures du soir, les gendarmes sont venus m'arrêter. Je leur ai demandé une heure, le temps de préparer ma valise. J'ai passé la nuit à la gendarmerie et je fus conduit le lendemain matin à Bourg. De là, on m'a transféré au camp d'internement de Saint-Sulpice-la-Pointe.

Je fus déporté à Buchenwald. J'ai travaillé quelques jours dans les mines de sel mais, par la suite, j'ai été affecté aux cuisines.

Au début Avril 1945, les SS reçurent l'ordre d'évacuer le camp. Nous partîmes sur les routes en convois interminables. Nous étions tous affamés et malades. Nous n'avions pour toute nourriture que les pissenlits du bord de la route (quand d'autres convois n'étaient pas passés avant nous). Au dernier kilomètre, plusieurs centaines de déportés furent abattus d'une balle dans la tête.

Après notre libération, comme j'étais malade, j'ai été emmené dans une usine transformée pour la circonstance en hôpital. On nous avait étendus avec quatre autres camarades, sur des escaliers, à l'extérieur car il n'y avait plus de place à l'intérieur. Le matin, nous nous sommes réveillés avec dix centimètres de neige sur le corps.

...Lorsque finalement, je suis rentré chez moi, je pesais 40 kilos, soit la moitié de mon poids habituel.

Monsieur Pelaz, le maire qui avait été rétabli dans ses fonctions, aurait souhaité qu'on vienne m'accueillir à la gare de Tenay avec les honneurs, en musique. Mais j'ai refusé ; j'étais si fatigué que je ne tenais même pas debout.

Je suis resté alité trois mois, soigné par ma femme.

Après quoi, j'ai pu reprendre une vie à peu près normale.

Aujourd'hui, on n'ose plus dire ce qu'on a vécu, ce qu'on a ressenti dans cet enfer de la déportation ; on a peur de ne pas être compris.”